



## CHAPITRE II

---

Mirambo. — La TERRE DE SANG. — Le Rouga-Rouga. — Le défi royal. — Prise de Zimbiso. —  
La diplomatie européenne chez Mirambo. — L'échange de sang. — Combats et victoires. —  
Un effort suprême. — Fatalité !

**M**IRAMBO ! ce nom éclate comme une sonnerie de clairon. Il fait frémir l'Arabe sous la véranda de son tembé, et frissonner d'orgueil le pauvre nègre dans sa hutte. Mirambo ! pour tous ceux qui ont suivi les événements dont l'Afrique centrale est le théâtre depuis plusieurs années, ce nom évoque toute une série de hauts faits, de hauts crimes, où le courage, l'intelligence, l'adresse, se le disputent avec la perfidie et la plus sinistre cruauté.

S'il est vrai que le premier conquérant fut un heureux voleur, Mirambo a le droit de se réclamer de haute et antique lignée : il a suivi la pente fatale où glissent les ambitions démesurées, et, de chef de caravane devenu voleur, il se fit bandit; de là à être empereur nègre il n'y avait qu'un pas; il le franchit : de pillages en assassinats, il escalada successivement les divers échelons de la richesse, du pouvoir et de la grandeur.

Son père était un petit sultan de l'Ougouwa. Qui dit « sultan » en Afrique centrale ne dit pas, comme en Europe, un puissant monarque; ce mot signifie généralement qu'un indigène qui, ayant acheté quelques esclaves, ordinairement avec l'ivoire qu'il s'est procuré en chassant lui-même, choisit un endroit qui lui plaît et s'y établit. Rien dans son habitation, sa tenue ou sa nourriture ne le distingue de ses sujets. Ceux-ci ne sont astreints envers leur maître qu'à quelques jours de travail chaque année, et même, en récompense, il est d'usage de leur faire une distribution de pombé, sorte de bière du pays produite par la fermentation de la farine de moutama ou de millet.

Tel est le rang d'un petit sultan en Afrique, caste d'où est sorti le farouche empereur de l'Ounyamouési.

Mais à cette époque, ainsi que cela se pratique généralement, la haute position du père n'exempta pas le fils de l'obligation de travailler : Mirambo fut mis à la besogne de bonne heure, et débuta dans les rang des pagazis que les Arabes envoient à la côte pour y conduire leur ivoire et en rapporter les marchandises européennes nécessaires au trafic. Bientôt cependant, grâce à son intelligence et aux excellentes relations qu'ils entretenaient avec son père, les Arabes lui donnèrent le commandement de ces expéditions : il devint conducteur de caravane.

Or, un beau jour, revenant de Zanzibar à la tête d'un riche convoi destiné à ses patrons, Mirambo, pris du vertige de devenir maître à son tour, trouva ingénieux de s'approprier ces richesses dont on lui avait confié la garde. Suivi des porteurs qu'il entraîna à sa suite, il se fit chef de bande dans la forêt.

Pendant un certain temps, il se contenta de détrousser les passants et vécut de rapines; puis, le nombre de ses compagnons s'étant accru de tous les déserteurs auxquels il faisait appel, il tomba sur les villages voisins, saccageant, pillant tout ce qui s'offrait à ses appétits démesurés. Toutefois, doué d'une intelligence très développée, il sut organiser ses vols et ses déprédations de telle façon que bientôt ses méfaits prirent l'aspect de véritables conquêtes : des peuplades entières se courbèrent sous sa domination, lui payèrent tribut et lui fournirent des guerriers

pour soumettre celles qui résistaient encore. C'est ainsi qu'après s'être emparé de toute une contrée située aux confins du Mgounda-Mkali, théâtre de ses premiers succès, il étendit bientôt sa puissance sur l'Ounyamouési dont il se fit proclamer roi.

Ce fut une de ces fortunes rapides, brillantes, comme la flambée d'une traînée de poudre; mais elle s'affermir, se consolida, et bientôt le pouvoir du jeune chef fut reconnu par tous les souverains des alentours.

Sans respect pour la mémoire du vainqueur d'Austerlitz, un voyageur illustre a qualifié Mirambo de *Bonaparte africain*; certes, le roi nègre ne mérite point cet excès d'honneur. S'il est une figure historique à laquelle on pourrait plus justement le comparer, c'est celle d'Attila. Tel on vit le farouche roi des Huns se précipiter comme un ouragan sur l'Europe civilisée, détruisant, broyant tout sous les larges pieds de ses hordes barbares, tel on voit Mirambo, à la tête de ses Rougas-Rougas, se lancer à la poursuite des caravanes, détruire les établissements des Arabes, ses premiers bienfaiteurs, et bientôt s'attaquer aux Européens eux-mêmes qu'il fait assassiner avec la plus lâche cruauté. Car, comme Attila qui répétait que l'herbe ne pouvait plus croître où son cheval avait passé, les légions de Mirambo, alors qu'elles sont sur le sentier de la guerre, ne laissent derrière elles que cadavres, ruines et monceaux de cendres. Hélas! pour endiguer ce flot barbare, où sont les *champs catalauniques*?

Cet empire date de 1870. C'est à cette époque que Mirambo jeta les fondements de sa capitale, Thierra-Magazy. Elle a une sinistre histoire, cette ville dont en langue kinyamouési le nom signifie *terre de sang*. On rapporte que pour s'attirer les faveurs d'en haut, le cruel souverain fit égorger douze femmes et douze hommes dont les corps furent enterrés sous les principales demeures, tandis que de leur sang on arrosa le sol de la cité nouvelle. Par là, Mirambo entendait mettre ses États sous la protection du génie sanguinaire qui jusqu'alors avait si heureusement présidé à ses funestes exploits.

Étrange organisation, du reste, que celle de cet empire! Il semble réellement qu'un être supérieur à la race nègre en ait jeté les fondements, inspiré à la fois par la grandeur militaire et par la barbarie la plus sauvage.

En temps de paix, nul vestige d'armée, pas d'apparat; chacun cultive, chasse, ou s'occupe comme il l'entend, et tant bien que mal gagne sa subsistance sans faire tort au voisin; que si, toutefois, les récoltes rendent mal, si une calamité quelconque entrave les efforts du travail et compromet les nécessités de la vie, à ses sujets qui se plaignent de ne rien avoir à manger Mirambo répond avec colère :

« Eh quoi! mes partisans sont-ils donc devenus des femmes? Et depuis quand celui qui sait tenir une arme ose-t-il se plaindre? Vous manquez de vivres? Mais le *porry* (le bois) n'est-il pas là? Et chaque jour n'y passe-t-il pas des caravanes? Vous y trouverez la vie si vous êtes des hommes. Allez! »

Bondissant sous le sarcasme de son chef, le Rouga-Rouga a reparu : le fusil en arrêt, tapi au coin du fourré, il guette les pagazis à l'heure où,



ROUGA-ROUGA.

fatigués et brisés par une longue marche, ils vont débandés, se traînant péniblement le long du sentier. L'attaque sera isolée, elle portera sur plusieurs points à la fois, et l'ennemi s'emparera des charges de ceux qui tomberont vaincus ou qui, pour se sauver plus facilement, auront jeté leurs fardeaux au premier coup de feu.

Cet exploit achevé, le Rouga-Rouga rentrera dans son foyer, et il remettra à son suzerain une part de la curée en signe d'hommage et comme tribut exigé.

Mais quand vient le moment de la guerre pour la défense du pays, pour la conquête ou pour la vengeance, alors ce n'est plus d'une bande isolée qu'il s'agit : c'est tout un peuple qui se lève.

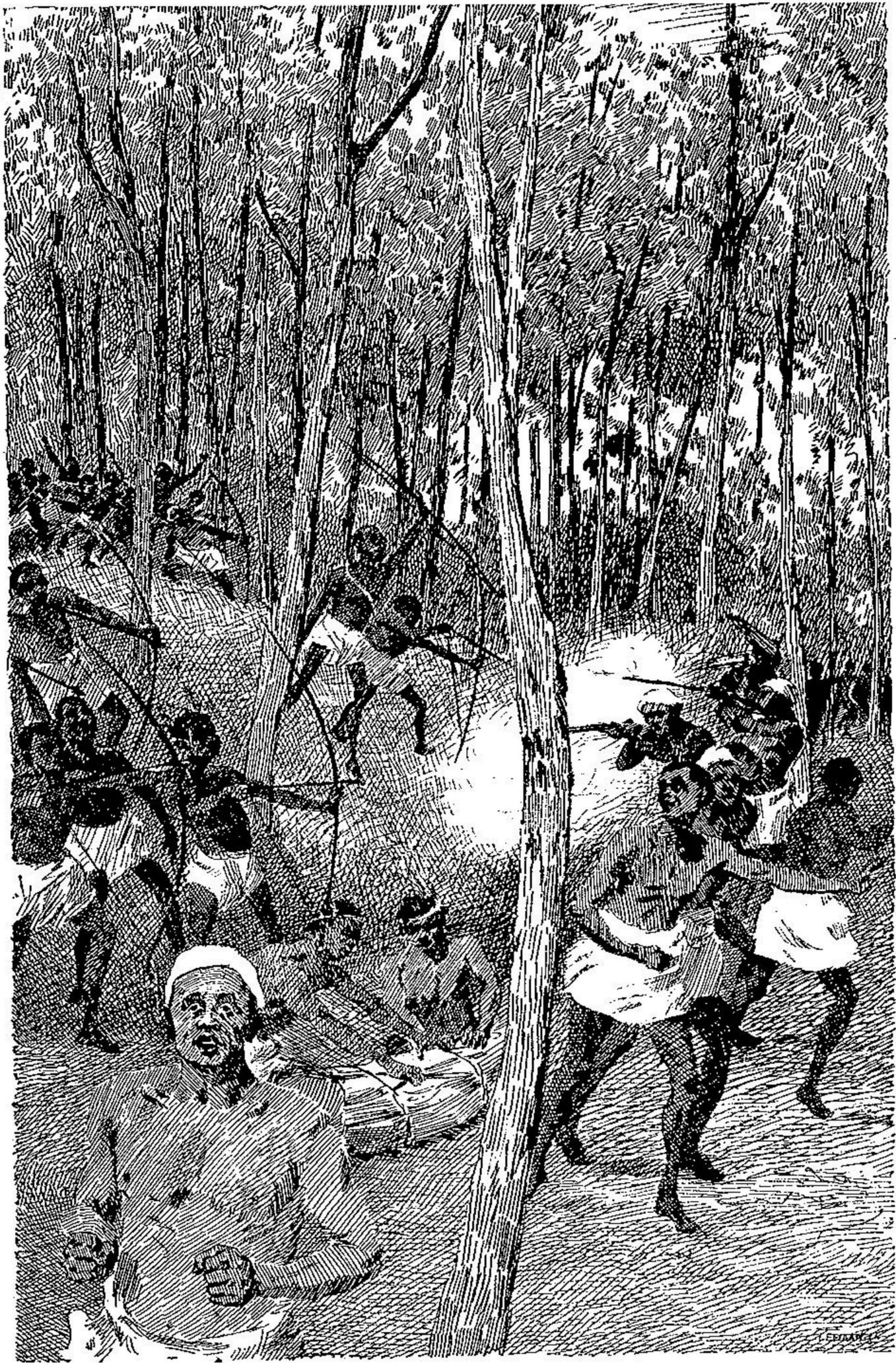
A peine le son prolongé de la trompe a-t-il donné l'alarme, que partout aux alentours retentit le signal des combats : on dirait d'une traînée de feu dans un champ de blé mûr. Chacun est averti, et chacun court aux armes; on jette là pioches et cognées pour saisir des fusils; sur les têtes se dressent les coiffures guerrières, diadèmes de plumes et d'oripeaux. C'en est fait : le peuple pasteur, le peuple agriculteur s'est transformé en une légion de Rougas-Rougas.

Car Mirambo, législateur et guerrier, a décrété le service obligatoire dans ses États; pour s'en libérer, il faut ou avoir fait une action d'éclat, ou avoir rendu au pays un service éminent. En ce cas, Mirambo permet au vaillant soldat de prendre femme, il l'exempte de tout service, lui accorde des esclaves et lui donne des terres à cultiver.

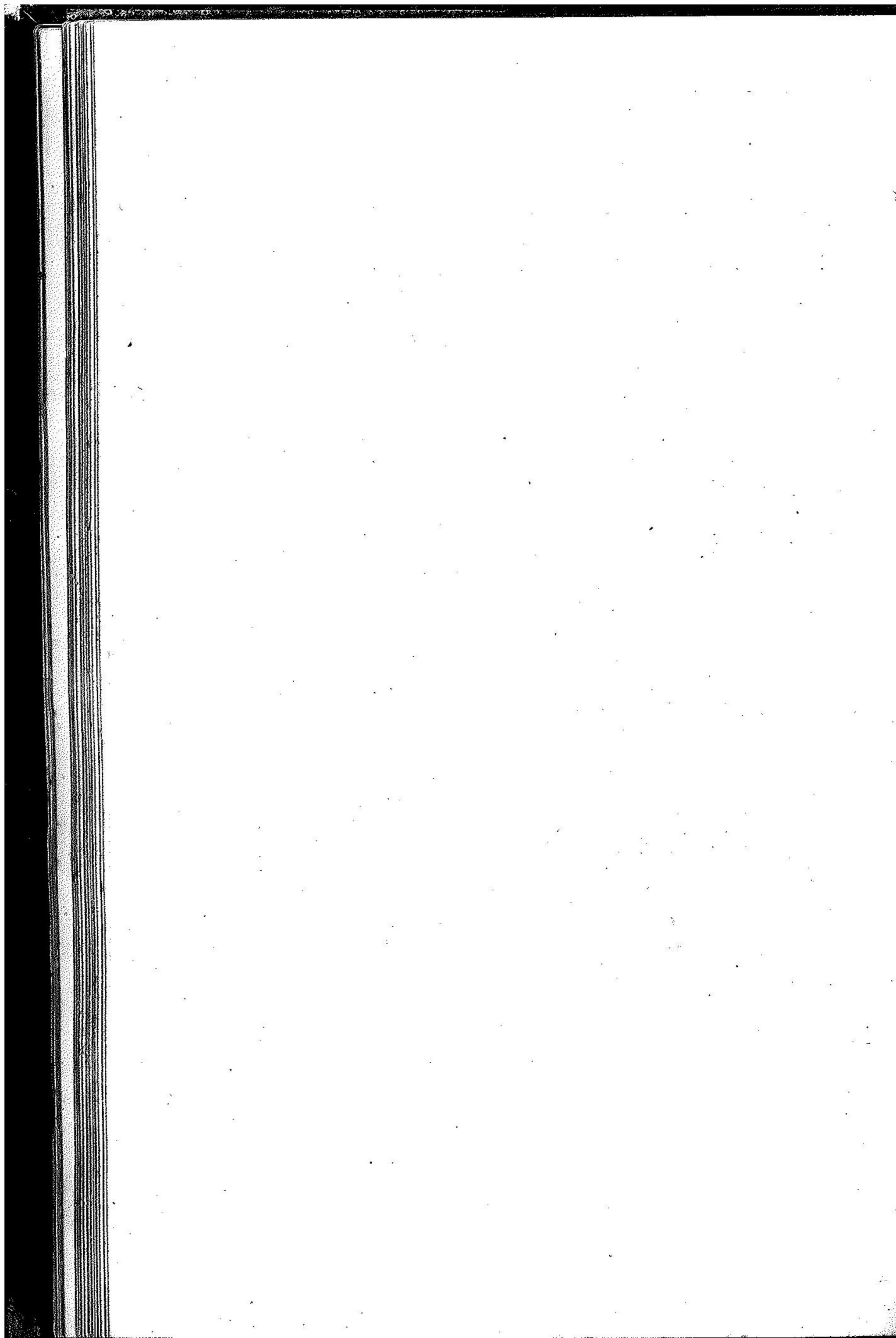
Son armée n'est donc composée que de célibataires, jeunes gens ardents et fanatiques, qui courent avec fureur aux dangers, à la mort, pour conquérir par leur vaillance le droit de se marier, d'être riches et de vivre libres.

Aussi, à l'instar des Zoulous, ces soldats sont-ils justement redoutés.

On doit le reconnaître, Mirambo est bien supérieur à tous ceux



CARAVANE ATTAQUÉE PAR LES ROUGAS-ROUGAS.



qui l'entourent, et de par son intelligence, et de par la rapidité de ses décisions. Mais qui déchiffrera jamais les pensées et les rêves, les hallucinations bizarres et terribles qui hantent l'esprit de cet empereur nègre affolé de grandeurs, ivre de carnage, affamé des biens de la civilisation et assoiffé de cruautés, tout à la fois grand seigneur et bandit? Quelles contradictions déchirantes se heurtent dans cette robuste tête! quelles anomalies incroyables font battre ce cœur de bronze! mais aussi quelle froide cruauté parfois dans ses vengeances!

L'infortuné Mayolé, que j'ai rencontré à Taborah, m'a narré une aventure effroyable qui prouve toute la perfidie de ce roi sanguinaire.

Ce Mayolé lui ressemble à s'y méprendre, peut-être est-il un peu plus grand, un peu mieux fait que Mirambo, mais au physique c'est son Sosie accompli. Il habitait Thierra-Magazy et jouissait de la haute faveur du monarque. Or, il advint qu'un jour Mirambo le défia à la course. Mayolé accepta. Les deux champions partirent, et le sultan fut battu.

Pendant que le vainqueur, enivré de son succès, est acclamé et fêté par ses amis, Mirambo furieux, revenant vers la ville, rencontre la femme de son heureux rival, s'en approche et la tue brutalement. Puis il rentre dans son tenté, mande quelques-uns de ses soldats et les charge d'aller sur l'heure assassiner Mayolé.

Mais celui-ci, averti, réussit à s'enfuir; il gagne Taborah et se réfugie chez les Arabes, qui lui font un chaleureux accueil.

Depuis ce temps, Mirambo n'a pas d'ennemi plus acharné que lui : en toute circonstance Mayolé est debout, secondant les Arabes, adversaires jurés de son ancien chef, et donnant en personne à la tête des détachements qui partent de l'Ounyanyembé pour combattre le farouche souverain de l'Ounyamouési.

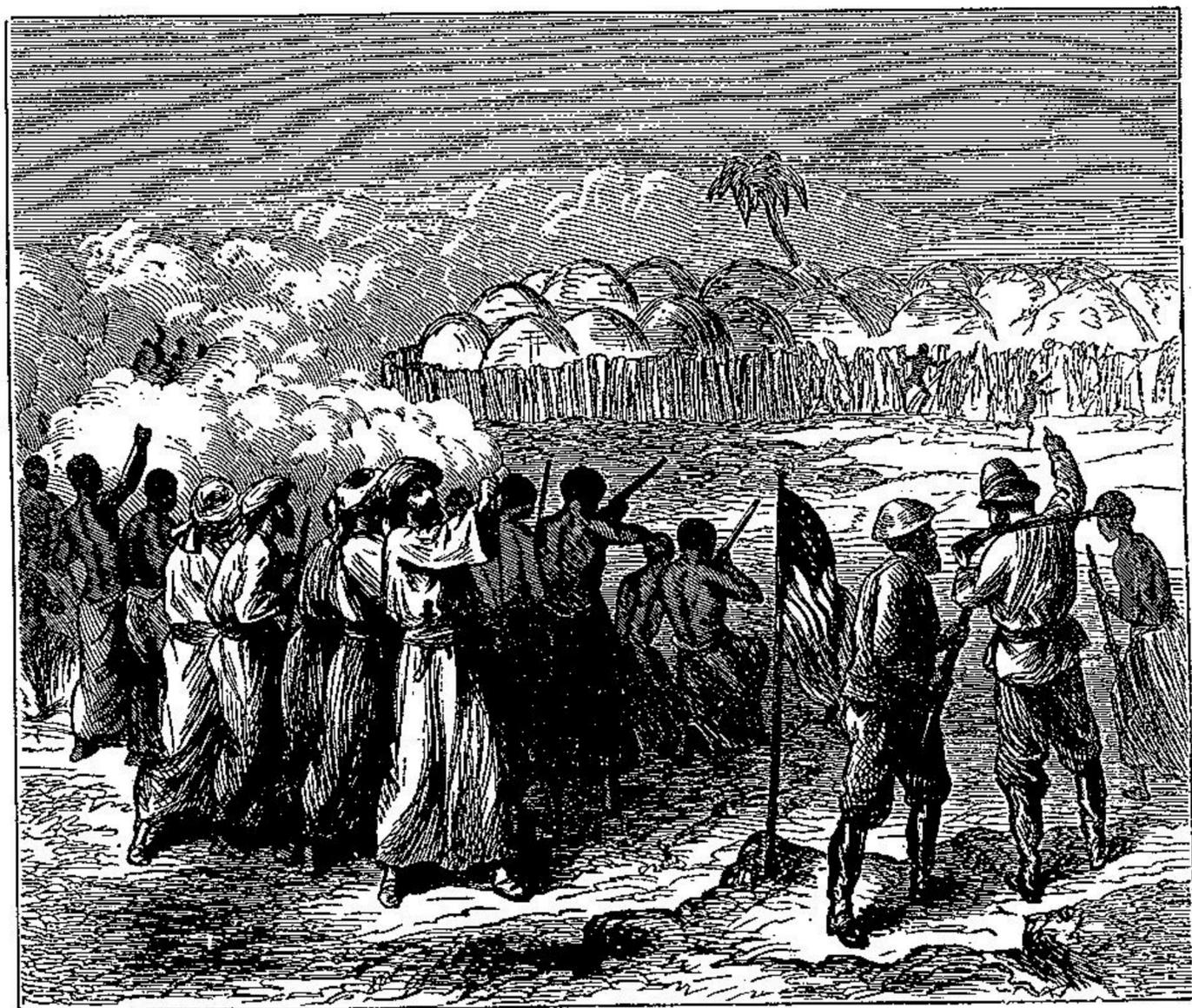
La plus importante de ces campagnes fut celle de 1872, alors que les Arabes de Taborah, ligüés contre Mirambo, envahirent son territoire et prirent d'assaut le village de Zimbiso. Stanley s'était joint à cette expédition guerrière, comptant, à la faveur de ces incidents, pouvoir traverser les États de Mirambo et se rendre de là au lac Tanganika.

Mais le redoutable chef nègre mérita une fois de plus sa renommée d'invincible : il fit mine de battre en retraite, et, tandis que les Arabes, confiants dans leurs premiers succès, poursuivaient leur marche triomphante vers Thierra-Magazy, les cohortes de Mirambo, cachées des deux côtés de la route, les enserrèrent insensiblement dans un cercle de fer.

Au signal donné, elles se ruèrent sur l'armée envahissante, lui cou-

pèrent la retraite, et en firent un horrible carnage. Ce ne fut que grâce à un sauve-qui-peut général que la caravane de Stanley parvint à échapper aux Rougas-Rougas, non sans avoir toutefois laissé entre leurs mains, d'après ce qu'affirme Mirambo, le drapeau du mousoungou, le drapeau américain qui flottait en tête de l'expédition.

Les Rougas-Rougas montrèrent une grande valeur et déployèrent une habileté remarquable; rien d'étrange, du reste, comme leurs ruses de



PRISE D'ASSAUT DU VILLAGE DE ZIMBISO PAR LES ARABES.

guerre, rien d'imposant comme de les voir courir au combat. Si rapide est leur allure, que pendant les douze heures du jour ils franchissent aisément leurs vingt lieues. Jamais ils ne marchent la nuit, mais, une fois en mouvement, ils ne quittent plus le pas gymnastique. Ils n'emportent avec eux ni vivres, ni provisions, ni bagages; pour armes, presque tous ont des fusils; les munitions et les poudres sont transportées dans des tonnelets appendus à de longues perches portées par deux hommes, et l'allure de ces porteurs n'est ni moins vive ni moins prompte.

Dans quelle erreur se complaisent ceux qui croient que ces peuplades sauvages n'ont pour armes que des lances, des flèches, des javelots ! Grâce au commerce de la côte, grâce aux imprudences des traitants, à leur amour du lucre, grâce à l'impéritie de ceux dont la mission serait de surveiller à Zanzibar le commerce des armes à tir rapide, d'immenses quantités d'excellents fusils sont continuellement dirigées vers l'intérieur du continent africain. C'est là un objet instamment demandé par les nègres, et ce sont surtout les peuples bandits qui le recherchent. Dans le pays de Mirambo et chez les Rougas-Rougas du Nioungou il n'est pas un guerrier qui ne soit nanti d'une arme à feu qu'il manie avec adresse.

En dépit de ses déprédations, Mirambo est très bien vu, voire même choyé à Zanzibar où il n'oserait pas se rendre en personne, mais où ses envoyés sont traités en ambassadeurs. Saïd-Bargash qui au fond du cœur le déteste, n'est pas autorisé à lui témoigner sa haine, encore moins à entreprendre la moindre répression contre lui : la diplomatie anglaise est là qui veille, sa tactique est de protéger l'élément nègre au détriment de la puissance arabe. Mirambo, parfaitement au courant de cette situation, l'exploite habilement à son profit : il adresse des présents au consul anglais qui, en retour, lui envoie des fusils. A Taborah, en mai 1880, il n'était bruit que de certains canons offerts par le docteur Kirk au sultan de l'Ounyamouési. Celui-ci n'a peut-être pas su comment s'en servir ; mais il en tire grande vanité, et ces marques de sympathie d'une puissance européenne envers ce détrousseur de caravanes n'a pas laissé que d'augmenter encore le lugubre prestige qui s'attache à sa sinistre personne.

Mirambo est aujourd'hui un homme de quarante-sept ans environ, de taille élevée, peu corpulent ; il a une physionomie intelligente, cause peu et ne laisse rien voir de ses impressions. Toujours remuant et guerrier, il entreprend la guerre sous les prétextes les plus futiles, l'envisageant comme un moyen des plus aisés d'accroître ses richesses et sa puissance.

Les qualités belliqueuses de ses hommes trouvent en temps de paix un centre d'activité dans la chasse aux éléphants, à laquelle ils excellent du reste ; généralement ils en apportent le produit à Mirambo qui leur distribue en échange quelques marchandises européennes, mais s'approprie naturellement la part du lion. Il est vrai que c'est lui qui leur fournit la poudre et les fusils dont ils ont besoin : ils sont en quelque sorte des chasseurs à sa solde.

Lorsque sa provision d'ivoire acquiert une certaine importance, Mirambo l'expédie à la côte par de grandes caravanes sous la conduite d'un ou plu-

sieurs de ses nyamparas ; elles lui ramènent, en retour, des produits européens de toute nature. Ce trafic est d'autant plus rémunérateur que le paiement de ses pagazis ne lui coûte guère : il emploie à ce transport des esclaves dont on se débarrassera en les vendant à Zanzibar, s'ils proviennent de quelque tribu remuante et tracassière.

Mirambo est riche, puissant ; il est craint et admiré de ses sujets, redouté de ses voisins ; son empire de l'Ounyamouési est solidement assis : au nord, il tient le lac Tanganika et la route vers l'Ouganda, le puissant royaume de M'tésa ; à l'ouest, il a pour allié le Nioungou, seigneur et maître du Mgounda-Mkali ; au sud, il lui manquait quelqu'un ; mais aujourd'hui il a Simba, et nous retrouverons plus loin ces deux noirs potentats fraternisant sur le chemin du crime.

Dès le premier jour de son arrivée à Thierra-Magazy, Cambier fut appelé auprès de Mirambo.

La hutte royale où on l'introduisit ne diffère guère des autres : c'est un cylindre d'argile d'environ quatre mètres de rayon sur six de hauteur, recouvert d'un toit de paille en forme de cône qui se prolonge jusqu'à un mètre du sol environ ; pour tout ameublement deux nattes, et une chaise pour l'Européen.

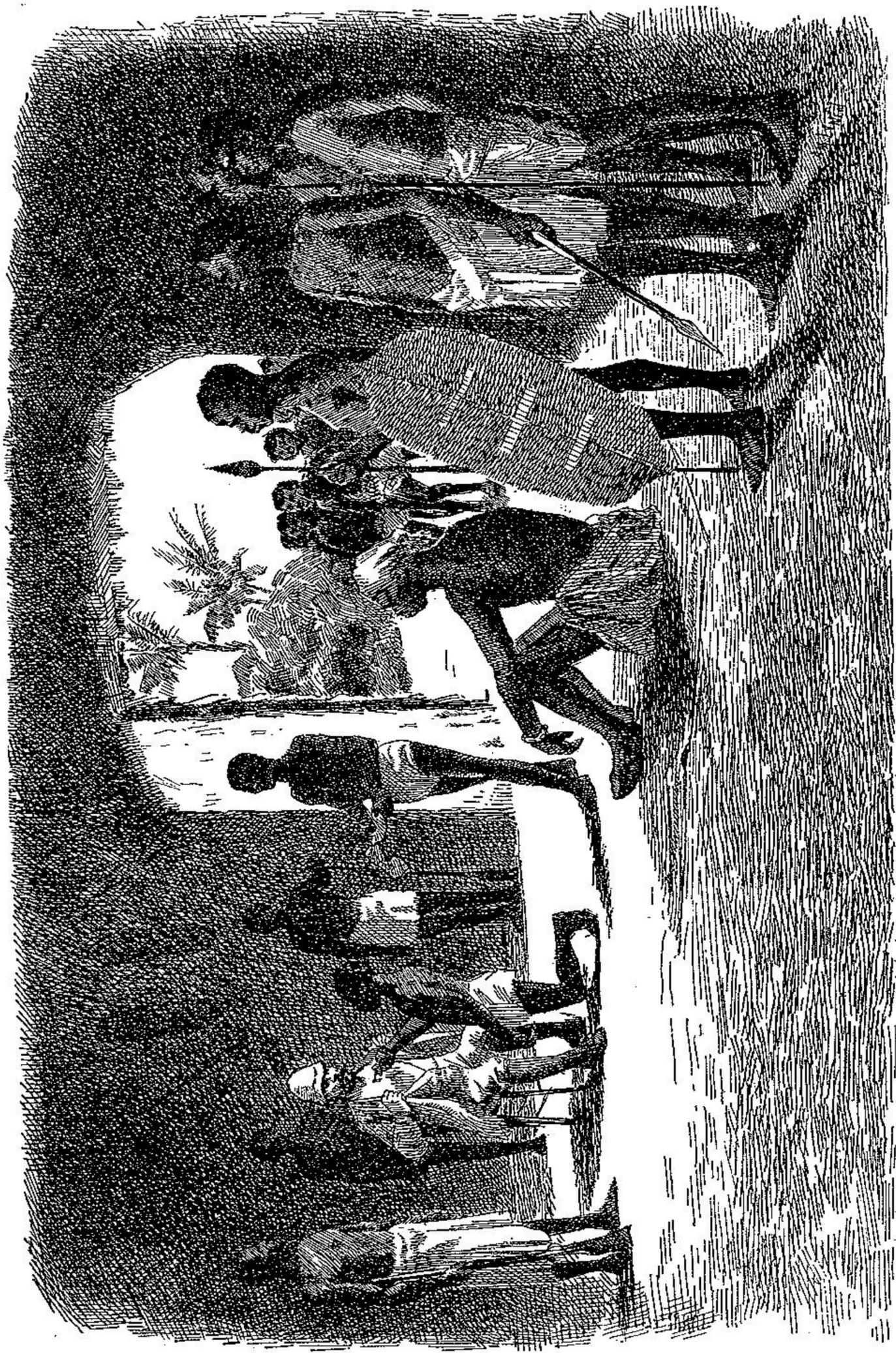
La conversation eut lieu en langue arabe. Le sultan s'informa du but de ce voyage, écouta attentivement les réponses, et parut attacher une grande importance à la nationalité de l'homme blanc : à plusieurs reprises il insista pour savoir si Cambier était un Anglais. Aux yeux de Mirambo il n'y a que trois nations d'hommes blancs : les Anglais, qui ont eu le talent de demeurer toujours en faveur auprès de lui ; les Américains (Stanley), à qui il reproche amèrement de s'être unis aux Arabes, ses ennemis jurés, pour l'attaquer à Zimbiso ; « mais je les ai tous vaincus, » ajoute-t-il avec orgueil ; enfin les Français, c'est-à-dire, pour lui, tous ceux qui ne sont ni Anglais, ni Américains.

En somme, il tient ces derniers en suspicion : d'abord, à cause de M. Broyon, un Suisse, avec qui il eut des démêlés à propos d'une vente d'ivoire à la côte ; puis il n'est pas difficile de s'apercevoir que la diplomatie anglaise s'efforce, par tous les moyens possibles, de conserver exclusivement pour elle les bonnes grâces de ce remuant potentat dont le royaume tient la clef septentrionale du lac Tanganika.

Mirambo resta quelques instants songeur, puis s'adressant à Cambier :

« Tu désires des pagazis, dis-tu ? »

— Oui, mwami. J'ai laissé derrière moi une grande partie de ri-



L'ÉCHANGE DU SANG.



chesses par suite de la désertion de mes hommes. Je désirerais faire transporter ici le restant de ces charges.

— C'est bien, tu auras des porteurs. Mais auparavant je veux conclure avec toi un pacte d'alliance.

— Volontiers.

— Je veux que tu deviennes mon frère par le sang. »

Cambier ne s'attendait pas à cette proposition qui ne lui sourit que médiocrement. Mais en somme le salut de son expédition, le succès de sa mission, étaient à ce prix ; il n'hésita plus.

« Je serai ton frère de sang, fit-il.

— La cérémonie aura donc lieu demain, avant que je parte pour la guerre. »

Là-dessus, l'entrevue prit fin, non sans que Cambier eût laissé à son hôte divers présents auxquels celui-ci répondit par un envoi de vivres et de fruits.

Le lendemain, de bonne heure, la trompe guerrière annonce dans Thierra-Magazy le grand événement du jour. Déjà tous les habitants sont sur pied et se portent en foule vers la demeure royale, sorte de citadelle située au centre de la ville ; tout autour de cette enceinte se groupent une centaine de huttes habitées par les nyamparas, qui sont les notables de l'endroit.

C'est dans une des habitations particulières de Mirambo que la cérémonie doit avoir lieu. Cambier y est introduit au milieu des acclamations de la foule, et le chef nègre, entouré de ses guerriers, le reçoit avec les marques de la plus grande bienveillance.

Après les yambos d'usage, les deux futurs alliés prennent place en face l'un de l'autre.

Sur un signe du roi, un des guerriers s'approche de Cambier qui offre sa poitrine nue, et, de la pointe de son couteau, il y fait une légère incision ; pendant ce temps, un des askaris de Zanzibar pratique sur Mirambo la même opération.

Le sang coule. Les assistants font retentir l'air de frénétiques hourras.

Les quelques gouttelettes sont alors recueillies sur deux feuilles fraîches, pétries avec un peu de beurre, et l'homme blanc et le chef nègre, se rapprochant l'un de l'autre, se les déchirent mutuellement au-dessus de la tête.

Le pacte de sang est conclu.

Désormais ils sont frères ; et malheur à celui des deux qui commettrait

envers l'autre quelque acte d'hostilité ! la mort frapperait à l'instant le parjure.

Dans Tierra-Magazy la joie éclate sur tous les noirs visages, et les chants, les danses, les coups de feu célèbrent bruyamment la solennité qui vient d'unir le mwami et le mousoungou.

Mais Cambier ne perdait pas de vue son objectif : dans la journée, il rappela à Mirambo sa promesse de lui fournir des porteurs.

Le sultan manda sur-le-champ le kirangozi de la caravane.

« Tu vas, lui dit-il, battre les villages voisins, et, au nom de Mirambo, tu y recruteras tous les pagazis dont ton maître a besoin. Va ! »

Puis s'adressant à Cambier :

« Demeure ici, dans ma ville, jusqu'à mon retour, tu n'y manqueras de rien. Quant à moi, je vais aller châtier les Wasekoumas au sud du Victoria-Nyanza ; mon absence ne sera pas de longue durée. »

Le jour suivant, en effet, les cris de guerre succèdent aux chants joyeux de la veille ; la trompe sonne avec rage et l'alarme se répand au loin. De nombreuses escouades de soldats quittent la ville sous la conduite des nyamparas, et Mirambo lui-même, entouré d'une vingtaine de ses plus fidèles partisans, se met en route aux acclamations de tout un peuple en délire.

Sur sa route, tous les sultans de l'Ounyamouési doivent lui fournir un contingent d'hommes ; de telle sorte que bientôt l'armée devient formidable ; les sentiers roulent des flots de lances : on dirait d'un fleuve impétueux que mille rivulets enflent à chaque pas.

La campagne dura trente jours. Les Wasekoumas opposèrent à Mirambo une résistance opiniâtre qui coûta des flots de sang. Mais finalement ils furent vaincus, leurs villages incendiés, leurs guerriers massacrés.

Le 1<sup>er</sup> novembre, l'armée triomphante rentra dans Tierra-Magazy, ramenant avec elle un millier de têtes de bétail et une centaine de femmes et d'enfants. Un grand nombre d'esclaves volontaires accompagnaient aussi les vainqueurs : ce sont les Vouatousis, tribu nomade dont l'unique occupation consiste à garder les bestiaux. Voyant Mirambo s'éloigner avec les troupeaux de leurs anciens maîtres, ils préférèrent se soumettre à son joug afin de demeurer auprès des bœufs et des chèvres confiés à leurs soins.

Pendant toute cette épopée, Cambier s'était morfondu dans une attente stérile : il commençait à faire le dur apprentissage des relations avec les chefs nègres et de la créance qu'il faut accorder à leurs promesses.

Le kirangozi chargé de recruter des porteurs revint à Tierra-Magazy au bout d'une vingtaine de jours, mais seul, sans pagazis, alléguant qu'il avait entendu dire, chemin faisant, que les compagnons de l'homme blanc étaient à proximité et que l'expédition n'avait plus besoin de bras.

C'était un audacieux mensonge.

La vérité fut connue plus tard : le drôle, qui se trouvait possesseur d'une femme en quittant Tierra-Magazy, avait trouvé bon de la vendre sur sa route ; avec le prix qu'il en reçut il fit bombance, et s'amusa sans plus s'occuper de la mission qui lui était confiée. Il ne reparut qu'après avoir gaspillé tout son avoir.

Lors du retour de Mirambo, Cambier n'était donc pas très avancé ; sur ses instances, le chef nègre mit enfin à sa disposition un de ses nyamparas pour recruter des hommes ; mais quand celui-ci revint le 28 novembre, il ramenait au plus une trentaine de porteurs.

Cambier n'y tenait plus. Il savait ses compagnons là-bas, attendant un secours, exposés aux dangers peut-être, et son énergie, ses généreux efforts se brisaient contre l'apathie et le mauvais vouloir. Évidemment Mirambo s'ingéniait à le retenir dans sa ville afin de tirer de lui le plus de présents possible : c'était à chaque instant quelque ruse nouvelle, quelque visite intéressée, et tout ce qui frappait la vue du noir monarque excitait sa convoitise, il le lui fallait.

Enfin, le 20 décembre arriva une lettre de Wautier. Elle était datée du 1<sup>er</sup> ; à cette époque il se trouvait avec Dutrieux à la frontière occidentale de l'Ougogo, et il annonçait l'arrivée de la caravane à Ouyoui pour le 16 du même mois.

« Debout mes amis, cria Cambier, nous partons ! »

Car sur l'heure il voulait se porter à la rencontre de ses compagnons.

Mais Mirambo l'arrêta :

« Tu es mon frère de sang, je dois veiller sur tes jours ; il n'est pas prudent de se mettre ainsi en marche, je veux absolument te donner une escorte. »

Ce fut un nouveau retard de deux jours.

Enfin, le 22 décembre, le cœur plein d'espérance, Cambier prit congé de son hôte et se dirigea vers Ouyoui.

Hélas ! un mauvais sort semblait s'attacher à l'expédition : à peine eut-il parcouru une dizaine de lieues qu'il fut contraint de s'arrêter, vaincu par une fièvre intense. Bientôt le mal s'aggrava au point qu'il ne pouvait plus se mouvoir.

Alors, l'âme brisée, vaincu par un fatal destin, Cambier rebroussa chemin et regagna péniblement Thierra-Magazy.

Dans ses accès de fièvre, il croyait entendre son ami, son compagnon d'armes, Wautier qui l'appelait. Hélas! à cette même heure, au lieu d'être à Ouyoui où Cambier le croyait rendu, l'infortuné Wautier dormait de l'éternel repos sous un baobab décharné du Mgounda-Mkali.

